

neur soutint chaudement la requête. Lui et son neveu se déclaraient amateurs passionnés de musique.

Appelée par sa marraine, la filleule s'exécuta de fort bonne grâce. Pour faire valoir son héritière, médiocre virtuose, la femme du consul prétendit que Maritza accompagnât la chanteuse au piano. Tiomane eût certes préféré une collaboration plus entendue. Néanmoins, elle accepta le morceau désigné par la pianiste elle-même, qui comptait y trouver son effet. Ce fut la sérénade de Braga.

Les dons de la fillette avaient tenu toutes leurs promesses. Sa voix, continuant à se développer, à s'enrichir, réunissait la suavité, l'éclat, la souplesse, l'ampleur, l'autorité, le pathétique ; c'était une de ces voix rares, extraordinaires, inoubliables, absolument belles, naturellement parfaites, qui font événement.—Dès les premiers sons l'auditoire était ravi. La chanteuse emportait vraiment les âmes sur les ailes de l'idéale mélodie. L'extase de l'enfant de la légende pénétrait tous les cœurs.—Quand elle eut achevé, les applaudissements éclatèrent. Le premier, le prince Hassan s'élança pour la féliciter.

Un peu confuse de son triomphe, Tiomane, rougissante, toujours debout auprès du piano, tandis que Maritza, fort négligée, demeurait assise sur le tabouret, essayait de se défendre avec la modestie obligatoire, quand Mademoiselle, se rapprochant des deux jeunes filles, rappela à l'Altesse la charmante accompagnatrice dont l'exécution avait surtout brillé par les fausses notes.

—Mes compliments, ma mignonne, dit elle en serrant les petites mains de sa favorite ; il vous revient une part de ces bravos ; n'est-ce pas, prince ?

— Certainement, certainement, balbutia vivement le prince sans aucune conviction ; mademoiselle de Sorgues a beaucoup de talent. . .

Mais, aussitôt, il implora de Tiomane un nouvel air. . . . quoi que ce fût. . . . Et il appela à son aide madame de Sorgues, et le consul, et son oncle lui-même, toute l'assemblée appuyant ces instances.

Tiomane se mit au piano.

— Ah ! cette fois, nous voulons tout ! dit méchamment Mademoiselle derrière son dos.

Sur des thèmes indigènes, primitifs, bizarres, Tiomane avait composé de curieuses cantilènes qu'elle chantait d'une façon étonnante d'expression et d'originalité. L'accord final fut couvert de bravos frénétiques. L'ovation dura un long moment. Le prince Hassan, transporté, ne tarissait plus d'éloges. Il les traduisait même à Maritza, comme si elle devait naturellement s'associer à l'admiration générale.

— Quelle artiste ! Je n'ai jamais été aussi frappé, aussi pénétré. . . .

Agacée, jalouse d'un intérêt dont elle n'était pas l'objet, Maritza agitait nerveusement son éventail, sans répondre.

— Mademoiselle Tiomane est votre parente ? poursuivit le prince, ne pouvant détacher son attention de la chanteuse.

— Par exemple ! répliqua Maritza avec un dédain presque haineux. Tiomane, une parente ! C'est une enfant que ma mère a recueillie par charité. . . . une enfant. . . . d'hospice !. . . .

Elle avait élevé le ton pour prononcer ces derniers mots, avec l'intention évidente d'être entendue par Tiomane, debout devant elle. En effet,